



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **4 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Écrire pour s'amuser
Le Devoir - 26 avril 1997..... 2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

LE DEVOIR

Le Devoir

Livres, samedi, 26 avril 1997, p. D5

Le Feuilleton

Écrire pour s'amuser

Denis, Jean-Pierre

Un An

Jean Echenoz

Éditions de Minuit

Paris, 1997, 111 pages

Voilà un petit récit qui soit vous laissera indifférent, soit vous confirmera dans l'idée qu'Echenoz est bien le digne représentant de cette génération d'écrivains (comme Jean-Philippe Toussaint ou François Bon) qui savent parler de la vacuité des temps modernes avec distance, sans implication émotive, comme par jeu. «*J'écris pour m'amuser, pour me surprendre, sans préméditation*», se plaît-il à dire. Et tout cela dans une écriture plutôt recherchée, mais jamais maniérée. Les romans d'Echenoz sont travaillés, il ne se contente pas de premiers jets - qu'il trouve le plus souvent épouvantables. Dans son genre, cet écrivain fait plutôt bien puisqu'il a réussi à s'assurer une part de lectorat non négligeable quand on considère qu'il ne donne pas dans le commercial. Lui qui arrive à tirer à 100 000 exemplaires a le privilège, insigne et paradoxal, de toucher un public d'amateurs avertis, exigeants (et donc peu nombreux), et en même temps cet autre public, beaucoup plus large, qui sait repérer l'auteur à la mode, celui qu'il faut connaître si on veut être dans le coup, si on ne veut pas passer

pour un touriste à la terrasse d'un café ou dans une soirée mondaine.

Pourtant, cet écrivain, contrairement à beaucoup d'écrivains parisiens qui sont le produit de leur milieu, des modes successives, n'appartient pas en propre à cette ville. Né à Orange d'une mère d'origine marseillaise et d'un père d'origine parisienne dont la profession, médecin, les a amenés plusieurs fois à déménager, il a vécu les vingt premières années de sa vie dans le Midi. Si on considère son cursus scolaire, est-on surpris d'apprendre qu'il a découvert les grands classiques autour de la trentaine, et non à quinze ou dix-huit ans comme cela est de coutume dans l'Éducation nationale.

À trente ans, Flaubert sera pour lui une révélation, et ce qu'il en a gardé touche sans doute à la distance froide qu'il sait maintenir à l'égard de ses personnages. Dans ses lectures, on trouve un peu de tout, sauf du roman «naturaliste» ou «psychologique», auquel il dit ne rien comprendre. En effet, on ne peut pas dire que ses romans nous racontent des drames psychologiques, même si, à peu près dans tous ses romans, il s'agit toujours d'histoires de séduction et d'abandon... On ne se refait pas.

Une parabole fluorescente... *Un an* appartient donc à ce que l'on pourrait appeler une histoire d'amour. Mais

une histoire d'amour si peu explicite qu'on peut facilement passer à côté si on n'y fait pas attention (conjuguer deuil et fuite est en soi une affaire amoureuse). Une femme, Victoire, se réveille un matin de février avec un mort à ses côtés, Félix. Elle ne se rappelle rien de la soirée précédente. Elle fait aussitôt ses valises, vide une bonne partie de son compte de banque et prend le train pour la première destination qui se présente à elle. Ce sera Bordeaux. De là, encore au hasard, elle choisit immédiatement une autre destination, Jean-de-Luz, où elle va louer une maison abandonnée depuis quelque temps, sise entre un terrain de golf et la mer, «*trop éloignée pour qu'on puisse l'entendre*». Elle va y rester trois mois, réduisant au strict minimum ses rapports à autrui. À l'évidence, elle fuit quelque chose, mais on ne sait pas quoi.

Et voilà qu'un jour, Louis-Philippe, un ami de Paris, vient la visiter. Elle n'avait pourtant laissé son adresse à personne. Il lui raconte que, pour l'instant, la police ne la soupçonne pas vraiment de la mort de Félix mais qu'il faut rester prudent, continuer de se tenir à l'écart. Puis il repart à Paris en lui promettant de lui donner des nouvelles. Un mois après cette visite, elle rencontre Gérard, près du port. Elle va en faire son amant. Bientôt, il lui vole tout l'argent qu'elle cachait



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

dans un tiroir. La voilà presque sans ressources. Elle retire ce qui lui reste à la banque, et ainsi commence l'errance. D'hôtel en hôtel, bientôt dans des abris de fortune ou à la belle étoile, sur les plages, elle se dégrade de plus en plus, fréquentant des itinérants, vivant d'expédients. Mais même la vie des itinérants est devenue plus difficile depuis que les maires, soucieux de l'image de leur ville, cherchent à faire disparaître la mendicité à coups d'arrêtés municipaux. Pendant ce temps, on ne sait toujours pas ce qu'elle fuit, ni pourquoi elle est prête à payer un tel prix une faute qu'elle ne semble pas avoir commise (la police conclura à un non-lieu).

Où nous mène donc ce roman qui fait fi de toute vraisemblance, de tout réalisme? Car je ne vous ai pas encore dit la fin de ce récit où l'on retrouve Félix, bien vivant, en compagnie d'une autre femme, et Louis-Philippe... Là, je dois me taire. Il faut chercher ailleurs le pouvoir de ce roman qui se joue des règles du roman réaliste aussi bien que de celles du polar. Ça ne tient pas debout, mais ça circule, ça observe, ça raconte. Et quand ça raconte, c'est toujours avec cet air-de-ne-pas-y-toucher qui est si singulier dans l'oeuvre de ce «flegmatique».

Le plaisir de raconter

© 1997 Le Devoir ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19970426-LE-105 - Date d'émission : 2010-01-04

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)

Echenoz prend plaisir à raconter, à inventer, à décrire, peu importe le sujet. Et ses descriptions en disent souvent plus que le récit lui-même. La description d'un ciel, par exemple, vu à travers la fenêtre d'un train. *«Là, par les baies vitrées, seule avec son quart Vittel, elle regardait ce panorama sans domicile fixe qui ne déclinait rien de plus que son identité, pas plus un paysage qu'un passeport n'est quelqu'un, signe particulier néant.»* C'est déjà introduire l'errance sous sa forme allégorique alors que nous ne sommes qu'au début du roman. Ou ces balles de golf qui tombent un peu partout autour de la maison et que Victoire va se mettre à ramasser, à collectionner. Petits objets insignifiants qui scandent le quotidien et entretiennent le désir, toujours quelconque. Cet océan, encore, où, *«quel que fût le ciel, comme des bouées ou des ballons jetés, dériveraient à toute heure des têtes de surfeurs en attente de la vague. Celle-ci paraissant, chacun pour l'attraper se hissait sur sa planche et s'élançait de biais dans sa pente, s'y maintenant quelques secondes avant de se renverser en parabole fluorescente, s'immerger dans l'écume et que tout fût à recommencer»*. Description inutile du point de vue strictement narratif, mais qui fait partie de notre imaginaire.

Surfer sur l'océan, ou surfer sur l'Internet, c'est encore s'immerger dans l'écume des jours et y répéter inlassablement le même geste, la même obsession: celle d'y décrire des paraboles (fluorescentes ou non) qui marquent notre présence au monde. Chez Echenoz, la nature n'est pas une puissance étrangère à l'homme, elle en est le produit et le symbole. *«[...] pareils à leurs prochains et réduits au servage, les conifères ont avec leur indépendance abdiqué jusqu'à leur identité, leurs déjections mêmes fournissent un sol de décorateur diplômé: moquette blonde à motifs, lits d'aiguilles satiné décoré d'une branche morte par-ci, d'une pomme de pin par-là, traitée antitaches et antifeu.»* Nous voilà ainsi projetés dans l'enfer de la simulation, du simili, du faux, mais aussi de la récupération esthétique de nos déjections.

Alors, cette histoire d'errance et d'itinérance pourrait bien être le symbole même de notre civilisation qui rejette en ses marges ce qu'elle ne peut intégrer mais qui, en même temps, le récupère sous sa forme décorative, débarrassé de son pouvoir de contagion.

Ce n'est certes pas là le meilleur roman d'Echenoz, mais il demeure intéressant pour ceux qui s'intéressent aux petits chemins de traverse et aux récits qui laissent songeurs...